

Adore



AU DIABLE VAUVERT

Agathe Parmentier

Adore



De la même autrice au Diable vauvert

POURQUOI TOKYO ?, récit, 2016, Les Poches du
Diable, 2025

CALME COMME UNE BOMBE, roman, 2017

ISBN : 979-10-307-0719-9

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour Mira

Prologue américain

Lynchburg, Virginie, jeudi 21 octobre 1999

Si l'Apocalypse vient, ils ne pourront compter que sur eux-mêmes. La veille, Louis Byrd l'a répété, scandé presque, appuyant les dernières syllabes de son index sur la table. Il faut donc penser aux stocks de conserves et d'antispasmodiques. Ezekiel Byrd soupire. Son père est un grand malade. L'adolescent s'enfonce un peu plus dans le fauteuil gonflable transparent. Il n'a pas encore allumé l'ampoule soixante watts qui pend au plafond. Le papier peint bleu se décolle par endroits. Ezekiel se souvient l'avoir choisi sur le nuancier pour son aspect riz soufflé. Aux murs, les boursouflures avaient cédé, laissant place à une texture minimale, incontestablement plate. Il s'était senti floué, avait gardé pour lui sa déception. Aujourd'hui encore, fixer le mur à la recherche d'une idée ou du repos le renvoie à sa naïveté passée.

L'espace jonché de talismans sent le garçon. Un mélange de transpiration, de déodorant, et de sécrétions séchées. Cette chambre, secrète et multi-dimensionnelle, c'est lui. Tête de dragon Mighty Max, relique d'une enfance sur laquelle il ne peut se résoudre à tirer un trait, et Lava Lamp sur la table de nuit. Au sol, un combiné télé-magnétoscope et une chaîne hifi, deux haltères de dix kilos, un agencement sophistiqué de cassettes et de disques compacts originaux et gravés, une lampe halogène vintage que sa mère l'invite régulièrement à ne pas utiliser (trop énergivore), un skateboard état neuf (trop instable), et quelques sous-vêtements. Trois piles de magazines constituent le support d'appoint définitif pour huit dollars et quatre-vingt-cinq cents, un mug de café croupi, six cachets d'antidouleur à l'air libre, du chewing-gum à la cannelle – cinq paquets neufs, entamés et vides –, une paire de lunettes de soleil aux verres rayés, du déodorant en stick et en spray, un lot de nettoyeurs pour lentilles de contact encore scellé et un assortiment de snacks, pour la plupart périmés. La composition n'est pas sans rappeler les offrandes d'un autel bouddhiste. L'adolescent tend le bras en direction du disque éventré au sol. Le chaos environnant est trompeur. Ezekiel déteste que les livrets soient sortis de leurs compartiments. Contenu et contenant réagencés, le quatre titres d'Einstürzende Neubauten déposé sur la chaîne hifi, Ezekiel jette un œil à son radio-réveil. L'affichage digital rougeoie, formel: il est encore trop tôt. Ezekiel refuse de se presser. Et peu importe que sa décontraction soit

feinte. Il se ravise et lance le disque qu'il tenait en main quelques instants auparavant. Le saturnien *Total Eclipse Of The Sun* coupe l'air de la pièce.

Ezekiel n'est pas dupe ; la fin du monde n'aura pas lieu, pas comme ça. Si on lui promettait une apocalypse symbolique, il pourrait adhérer. Après tout, l'affiche écornée à la porte de sa chambre dit *I want to believe*. Mais l'univers des Byrd ne laisse pas de place aux symboles. Ses parents se repaissent d'une fin du monde grandiose, comme dans les films de Bruce Willis. Elle allume leurs regards et inspire la plupart de leurs conversations. D'ailleurs, l'hypothèse d'investir dans un dôme de survie a longuement été discutée. Il y avait du pour : le fait de bénéficier d'un filtre nucléaire, bactériologique et chimique tapissant des murs de vingt-cinq centimètres d'épaisseur en ciment prise-mer et de quatre mètres carrés de matériaux futuristes, promesse de lendemains qui chantent. Il y avait du contre : vingt-cinq mille dollars, ça reste une somme. D'autant que s'ils survivaient, il faudrait payer l'université à Ezekiel (à la condition qu'un ou deux campus soient encore en état de fonctionnement). Alors à la place ils ont racheté un barbecue. À gaz, chromé. « Armageddon-proof », avait plaisanté Louis Byrd d'humeur blasphématoire, moins serein qu'il ne voulait bien le laisser paraître.

Ezekiel s'extirpe du fauteuil dans un couinement de plastique. Les quelques pas qu'il s'applique à enfoncer dans la moquette sont douloureux. Ni grand ni petit, discrètement efflanqué, Ezekiel Byrd ne ressemble pas à grand-chose. Ou au contraire,

du fait de vêtements trop larges alternant entre le noir délavé, le bleu somnifère et le vert bouteille, il ressemble beaucoup à la plupart des jeunes gens de cette fin de millénaire. Mis à part un halo de déodorant Terre Magnétique, rien ne le destine à marquer les esprits. Ses cheveux sont rasés car la nature les a voulus ondulés. Pire : ils moutonnent. Et des cheveux qui moutonnent, Ezekiel ne voit pas quoi en faire. Les mères de famille de Wyndview Drive s'accordent pour saluer sa douceur. Pas causant, mais doux. *Il se cherche, non ? Ça lui passera.*

Il les emmerde.

La notion même de voisinage l'insupporte. Cette maison de style Cape Cod trop pareille à celles qui l'entourent a-t-elle absorbé l'âme de ses parents ? L'adolescent sait bien que, depuis l'âge où l'on s'attribue des idées, Marianne et Louis Byrd puisent leurs convictions au cœur de la pensée conservatrice. Le couple s'est rencontré à l'occasion de l'un des rallyes *I love America* de Jerry Falwell. Les années 70 tiraient à leur fin, mais pour eux, tout semblait également inédit et excitant. Ce matin-là, sur le campus de la Liberty University, la foule était dense et les bannières étoilées claquaient au vent. Leurs bras se frôlèrent. L'un et l'autre vivaient leurs premiers frissons communautaires. Louis complimenta Marianne sur les motifs de son chemisier. Un chemisier en polyester sous lequel pointaient deux tétons émus. Sur l'estrade couverte de motifs stellaires, le pasteur baptiste rayonnait. Falwell déployait chevelure vaporeuse et propos rassembleurs. Il était question

de sauver la famille des pédérastes et autres castratrices, de revenir à de vraies valeurs. Les yeux liquides du prédicateur coulaient sur son auditoire. Ses mots, adressés à chacun en particulier, abreuyaient la foule. « Le charisme sur pattes », plaisanta Louis tandis que les commissures des lèvres de Marianne s'affaissaient en silence. La menace n'était pas nouvelle. Le mouvement libertaire de Haight-Ashbury avait fait beaucoup de mal au pays. Depuis 1967, sous couvert de progrès sociaux, l'immoralité ne cessait de gagner du terrain. La Cour suprême venait de légaliser l'avortement. La civilisation courait à sa perte. Le sauveur existait, il se prénomrait Jésus. Décédé il y a deux mille ans et ressuscité dans la foulée, il était indisponible depuis. Pourtant, bien que la date exacte reste à préciser, son retour était imminent. Effort intellectuel dérisoire, impact immédiat. À Lynchburg en 1979, les prêches du pasteur évangéliste faisaient l'histoire. Ce que ses ouailles partageaient les dépassait et la relation des Byrd, tourtereaux exaltés, débutait sous les meilleurs auspices. Parce qu'il se situait du bon côté de la barrière, le couple se voyait promis à un jugement dernier favorable. Aujourd'hui encore, ce Cape Cod à flanc de colline confirme l'appartenance des Byrd à la classe des gens bien. Marianne et Louis s'appliquent à incarner les clichés petits-bourgeois dénoncés dans le rock FM qu'Ezekiel, le fruit de leurs entrailles, s'impose d'écouter trop fort.

Jusque-là, Falwell a guidé ses brebis en préconisant des règles de conduite tenables : glorifier l'Église, respecter la famille et les pouvoirs publics, soutenir

l'enseignement religieux. L'homme leur a appris à n'espérer que du raisonnable et à s'en contenter. Mais en début d'année, le prédicateur a annoncé le retour du Christ et la fin d'un âge. *Un rendez-vous avec la destinée.* Avant ça, l'Antéchrist lui-même viendra. Bien sûr, il sera juif. Bien sûr, il prétendra être le Christ. Et ça, un antéchrist juif qui se fait passer pour le fils de Dieu pour mieux semer le chaos, sans qu'ils soient racistes ou quoi, ça ne plaît pas du tout aux Byrd. Ça prendra quelques années, dix ou vingt ans peut-être, mais le jugement dernier est proche, foi de prédicateur. La révélation tombée, les Byrd doivent la digérer. L'attente ne sera pas vaine : les promesses des textes sacrés seront tenues. *Alors la mort et l'Hadès furent précipités dans l'étang de feu. L'étang de feu, voilà la seconde mort ! Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu* (Apocalypse, XX, 14-15). Un étang de feu, rien de moins ! Forcément, une part d'eux trépigne. En poussant le raisonnement, ils se rendraient compte que si le cours des événements leur donne raison, à la fin de l'histoire, entre l'étang de feu et les rivières de sang, il n'y aura plus grand monde à qui raconter quoi que ce soit. Il est donc question que la divinité ne garde à ses côtés que ceux déjà acquis à sa cause. Personne autour d'Ezekiel n'y trouve à redire, mais pour un dieu de miséricorde, ça fait tache. Lui-même, plus jeune, avait accepté le sang, les ténèbres, les nuées de sauterelles et les pères qui sacrifient leurs fils. Mais désormais l'adolescent refuse de rejoindre le royaume d'un barbare

sectaire. Et puis il y a Thomas Road, la mégaéglise que fréquentent ses parents et une dizaine de milliers de fidèles. Le gigantisme au service de la mégalo-manie. Ça fait quelque temps qu'Ezekiel n'y met plus les pieds. Les excuses – maux divers, compétitions de natation, devoirs sur table à préparer – sont devenues inutiles. Maintenant qu'il boit de l'alcool et dépasse son père de quelques centimètres, l'adolescent ne prend plus la peine de se justifier. La fin du monde sera télégénique, très certainement, mais Ezekiel refuse d'avoir peur.

On le lui répète bien assez: c'est *lui* le gamin. Et ce sont *eux*, les adultes, *vieux adultes* qui gobent des histoires à dormir debout avec déité passive-agressive et effets spéciaux datés. Tout ça lui donne envie de mourir. Et même si Ezekiel ne s'imagine pas réellement passer l'arme à gauche, ce douloureux décalage l'amène parfois à pointer index et majeur sur sa tempe en émettant un bruit de détonation. Une fois seulement il a envisagé le suicide. C'était il y a longtemps. Un truc de gamin. Son père avait refusé qu'il se perce l'oreille, le menaçant d'une grande claque dans sa petite gueule de tafiole. Il avait quoi, onze ans? Ezekiel supporte encore mal que l'on questionne son orientation sexuelle. Il relativise: Falwell – toujours lui – vient de sortir Tinky Winky du placard. Tinky Winky est un Télétubbies, une peluche animée héroïne d'un programme destiné aux plus jeunes des téléspectateurs. Dans le numéro de février du *National Liberty Journal*, le révérend a listé et inculpé: la peau violette (la couleur de la

Gay Pride), le crâne surmonté d'une antenne triangulaire (le symbole de la Gay Pride) et un sac à main rouge (pure perversion visuelle). Tinky Winky sème le trouble dans le genre. Son existence même est une menace pour la jeunesse. Comme à chaque fois que ses réflexions le contrarient, Ezekiel produit une série de syllabes destinée à rompre le fil de ses ruminations. *Duhduhduhduhduhduhduh*. Et comme toujours, quelques secondes d'exposition à un schéma de pensée rigide le conduisent à cette conclusion aussi rassurante que douloureuse: *tous des cons*. Voilà le prodige: ces imbéciles parviennent à rendre le réel surréaliste. Qu'y peut-il? D'ailleurs, il n'est pas gay. Il se branle devant le clip de Britney Spears, plusieurs fois par jour. Elle le fascine, il la déteste; elle a trop l'air de sucer des bites de quarterbacks lobotomisés. *Britney suce des bites en enfer*. S'il avait un groupe, ce serait le titre de leur premier single, à défaut d'être leur blaze, puisqu'aucun label ne signerait un groupe avec un nom aussi long.

La jambe droite toujours engourdie, Ezekiel claudique jusqu'à la fenêtre. Il ne se passe jamais rien à cette fenêtre. Wyndview Drive est large, bordée de maisons basses et condamnée à une harmonie paresseuse. Un soleil froid luit au travers des nuages. La percée texturée chair d'huître alourdit l'humeur de l'adolescent. Elle provoque un encombrement qu'Ezekiel situe entre ses globes oculaires et son cortex, et peu importe qu'il ne localise que très approximativement son cortex. Sans les discerner, il peut dire que quelques feuilles persistent sur les branches bientôt

nues des robiniers. Ayant renoncé à une lutte vaine, les bronze, recroquevillées et nervurées, reposent au sol. Les feuilles d'automne lui évoquent le cancer. Ezekiel n'a pas l'âge pour les pensées morbides. Sa mère s'oblige à le lui rappeler lorsqu'elle tombe sur l'un de ses carnets. Quelque chose déconne chez lui. Marianne ne dit pas *déconne*. Son langage se veut châtié. Elle s'autorise toutefois à explorer le champ lexical porcin pour évoquer la chambre de son fils. Il est trop sensible. Du coup, tout le monde le croit gay. Il n'est pas gay. Il va épouser Shelly. Ça va faire six mois jalonnés de trente-cinq lettres manuscrites d'une longueur moyenne de trois pages recto verso et de quatre-vingt-dix-huit emails en comparaison succincts. Ils s'aiment, mieux que des adultes. À sa façon, Shelly est belle. C'est du moins ce que disent les photos qu'elle lui envoie, puisque sa correspondante vit dans le Missouri. Sur la dernière reçue, Shelly figure la défiance. Peut-être du fait de ce menton rentré, de ce teint cireux travaillé et de cette ligne de sourcils grêle. Ça lui va bien, ce petit air souffreteux. Ses cheveux auburn encadrent un front bombé, des yeux charbonneux et des lèvres peintes en brun. Shelly n'est pas une beauté immédiate. Dans *Grease* ou dans l'une de ses déclinaisons directement sorties en VHS, elle se révélerait après avoir remisé son cardigan en angora jaune poussin ou rose PQ pour un perfecto ajusté. Elle lui rappelle PJ Harvey, une Anglaise couillue – du genre à exposer pilosité axillaire et un nez trop pointu – dont il est tombé amoureux en même temps qu'il découvrait l'album

To Bring You My Love. Pour Shelly, Ezekiel déverse des torrents de mélancolie dans des poèmes en prose, puisque les conventions n'existent que pour voler en éclats. Il écrit toujours à la main, laissant au passage l'empreinte bleutée de sa paume. Au fil de l'encre, d'une écriture angulaire et, quoi qu'en disent ses professeurs, plutôt belle, il vomit un père brutal et une mère passive-dépressive. Il évoque aussi les plus intrigantes profondeurs du vague à l'âme et tente de mettre en mots la précieuse absurdité de la destinée humaine. La douleur se répand en lui. Son étendue ne cesse de le surprendre, et Ezekiel trouve ça beau.

À la fenêtre, deux préadolescents passent à vélo. Il vérifie l'heure à son poignet. Sans prendre la peine de l'éclairer, il s'engage dans le couloir qui mène au bureau de son père puisque, ayant qualifié l'ordinateur de *pollution visuelle*, sa mère a refusé de réaménager le salon pour accueillir la machine. L'obscurité est confortable. L'adolescent s'arrête pour observer son reflet dans le miroir. Il se détaille, cherche le meilleur angle, essaie d'être objectif : cou et épaules voûtés, cavités orbitales jaune violacé, trop larges, trop profondes, peau piquetée de cicatrices d'acné. Il aimerait se trouver beau. Ezekiel se redresse, soupire, absorbant malgré lui une goulée de cet air maquillé au chèvrefeuille synthétique. Il passe à rebrousse-poil la main sur son crâne. Son pied gauche frotte l'élastique de la chaussette qui étranglait à la seconde précédente sa cheville droite. Ni vraiment rassuré ni vraiment satisfait, il reprend sa route le long de la moquette élimée.

Il ne reviendra pas en arrière et il espère que Shelly le comprendra. Sa correspondante a choisi le camp de la magie blanche. Inspirée par Willow Rosenberg et les sœurs Halliwell, elle pratique avec des filles rencontrées sur le salon AOL KansasCityWitchizzz. Elles ont formé un coven et se retrouvent les vendredis après-midi dans les parcs de la ville. Le Fruitopia et la vodka coulent à flots. Leurs pieds nus plantés dans l'herbe, elles réalisent des rituels librement inspirés de ceux pratiqués par les sorcières télévisées susmentionnées. Mais ce que Shelly préfère, ça reste de communiquer avec les animaux de compagnie disparus. Elle a tenté de convertir Ezekiel : « La magie est un art ancestral. Parce que l'art et la magie, c'est toujours une histoire de symboles que l'on manipule pour toucher les âmes et les consciences. Les hommes ont peur, et nous vivons dans un monde en recherche constante de boucs émissaires. La sorcière, *la femme* devrais-je dire, est opprimée. Elle l'a toujours été. Et, si tu veux mon avis, il est temps que nous nous réappropriions le sacré. Les filles et moi, nous sommes entrées en résistance. Parce que, dans le fond, se consacrer à la sorcellerie, c'est choisir le camp des minorités opprimées. C'est spirituel *et* c'est politique. Tu vois ? Ez, tu m'écoutes ? » À l'autre bout de la ligne, solidement accroché au récepteur sans fil, Ezekiel hoche la tête, sourire aux lèvres. Il va lui épargner le cynisme, voilà ce qu'il se dit. Il le lui a écrit dans son dernier mail : Shelly est le yin de son yang. Ça vaut tous les discours, non ? Et puis, même s'il préférerait mourir que de l'avouer, lorsqu'il

entend la reprise de *How Soon Is Now?* des Smiths en ouverture de *Charmed*, lui aussi a la certitude que son avenir est plein de promesses.

Les choses auraient probablement été différentes s'il n'avait pas consacré les cinq dernières années à l'écriture de ses *Tables de l'Apocalypse*. Il a lu, beaucoup. La Bible, par bribes, de la fiction, avec une préférence pour la noirceur romantique distillée dans les œuvres d'Edgar Poe et de Lovecraft, quelques essais et de nombreux magazines. Impossible pour lui de hiérarchiser, de séparer le fantastique de l'anticipation et du catastrophisme. Et bien qu'il se soit fait un devoir d'examiner avec la même application chaque théorie findumondiste rencontrée au fil de ses lectures (chute d'astéroïde, biotechnologie, supervolcans, intelligence artificielle ou extraterrestre, pandémie, guerre nucléaire, chute de satellite ou changement climatique, entre autres), il a ses prédilections. Ne s'est-il pas construit en rupture avec les zombies qui l'entourent? Quelles que soient ses conclusions, et contrairement à Falwell, Ezekiel ne cherche pas à prophétiser. Cette distinction lui paraît essentielle: ses recherches tiennent d'abord de la conjuration. La rédaction du huitième tome de ses *Tables de l'Apocalypse* achevée, il considère que la fin du monde doit attendre. Il ne sera pas le lapin transi par les phares d'une Corvette Stingray. L'adolescent s'apprête à changer sa donne. Il prend son avenir en main, fait craquer les articulations de ses doigts. C'est son pari pascalien. La morale fluctue trop pour constituer un repère et si l'Antéchrist arrive, alors

les règles seront renversées. Ça, les léporidés ne le comprendront que trop tard.

Accroupi, Ezekiel débranche la ligne téléphonique pour connecter le modem. Il prend place sur le fauteuil à roulettes et bascule précautionneusement son buste en avant. Son rythme cardiaque s'accélère. Impossible de reproduire la série de stridences qui s'élève, pourtant il la connaît par cœur. Il l'apprécie. Ezekiel visualise le parcours des données le long du câblage. La perspective du bug de l'an 2000 lui semble aussi absurde que l'apocalypse attendue par ses parents. Il est trop jeune pour donner dans le catastrophisme technologique. Des transactions financières seront perdues. Un mal pour un bien. Sur les écrans plasma luisant dans les maisons alentours, Fox News déplorera un crash aérien ou deux. Soit. Mais pour ceux qui, comme lui, s'abstiendront de prendre l'avion entre le 31 décembre et le 1^{er} janvier, rien ne se passera, il le sait. La barre des tâches marque 16 heures 54, deux maisonnettes clignotent en alternance. Ce mois-ci, Ezekiel a déjà utilisé les trois quarts du forfait internet familial. Ses parents ne surfent qu'à l'occasion, sur le site de la ville ou celui de la paroisse. Jamais plus loin. Le fait est que, comme rarement auparavant, son père se sent dépassé. Un village planétaire? L'avenir n'est-il pas dans les mégapoles? Sa mère se montre plus enthousiaste. C'est elle qui lui a demandé de lever le pied. Elle a des recherches à faire sur le livre d'Esther pour son cours d'étude biblique. Jusqu'au renouvellement du forfait, Ezekiel renonce à télécharger

de nouveaux MP3. Il sacrifiera également sa visite bihebdomadaire sur le site de *Nerve Magazine*. Dix jours à tenir. Il appellera Shelly. Il aime entendre sa voix. Ses érailllements disent les dégâts causés par un tabagisme aussi précoce qu'appliqué. Et pourquoi le nier, Ezekiel trouve ça sexy. Parfois, ils gardent le silence. Ils aiment écouter la respiration de l'autre. La connexion établie, l'adolescent ouvre le navigateur. L'heure est aux embouteillages virtuels. L'écran se colore, du texte apparaît. Le fauteuil vert d'eau pivote dans un couinement. Les doigts d'Ezekiel se positionnent en l'air au-dessus du clavier. Des insectes rampent sous sa peau et caressent ses nerfs. La solennité s'impose. Dans une transe méditative, l'adolescent tape <http://altavista.digital.com>, colle ses mains jointes aux arêtes de son nez et à sa bouche. Le moment est important et il aimerait que quelqu'un l'observe, qu'une personne puisse plus tard rapporter la scène. Mais pour ce témoin invisible, le spectacle de ces doigts terminés en saucisses cocktail, ongles et cuticules rongés jusqu'au sang, reste douloureux. Ezekiel inspire ostensiblement, paupières closes, en imaginant le va-et-vient des données entre l'unité centrale et le reste du monde. La page chargée, il positionne le curseur sous le logo du moteur de recherche. Il plisse les yeux. Ses doigts s'agitent encore ; les caractères s'alignent, composent mots puis proposition.

Vendre son âme au diable.

Entrée.

Chapitre 1

Jeudi 7 janvier 2016

Casque audio sur les oreilles, chignon en bataille et visage défait, Ameko se tient devant sa psyché. Ses écouteurs deviennent une extension d'elle-même, leurs coussinets épousent ses pavillons auriculaires, adoptant leur température. Ils l'augmentent et la protègent. Et peut-être que tout a commencé comme ça. Par le besoin de se couper de l'extérieur. Et de choisir où poser les limites.

« *Adored*, Ian Brown susurre à son oreille, *I wanna, I wanna, I gotta be adored*. » Je veux, je dois être adoré. Au casque, la musique semble plus pure, plus directe aussi. C'est à elle seule que le chanteur s'adresse. Ses doigts caressent les fibres moutonneuses de son pyjama. Elles sont douces comme seule une matière hautement inflammable peut l'être. Ameko esquisse un sourire qu'elle renonce à maintenir en place. Aucune étincelle de bonheur en vue. La jeune

femme s'extirpe du cocon synthétique. Lorsqu'elle explique aux lecteurs de son blog que les vêtements qu'elle porte sont exclusivement en fibres naturelles, il s'agit plus d'une projection philosophique que d'un énoncé irréfutable. Ce pyjama est un cadeau de sa mère dont elle n'est toujours pas parvenue à se défaire. Elle redresse des épaules tombantes, détaille le torse étroit de son reflet, poitrine de préadolescente et ventre de garçonnet, elle étudie ses clavicules saillantes, bras déliés et poignets délicatement bosselés, ses jambes à peine arquées puis, satisfaite, enfle un t-shirt en modal, un textile synthétique d'origine naturelle, avant de se glisser dans son lit.

I Wanna Be Adored est le premier morceau du premier album des Stone Roses, groupe pionnier du rock alternatif britannique. Bien qu'il soit sorti en 1989, soit sept ans avant sa naissance, pour Ameko, ce titre est indémodable. Elle aime tout : l'ouverture sur ce collage de sons rappelant une télévision hertzienne coincée entre deux chaînes et le rythme de cordes frottées qui s'en détache. Puis vient la ligne de basse qui lance véritablement le morceau et sur laquelle se superpose un riff pentatonique. Dans une publicité pour gel douche, ces volutes mélodiques accompagneraient une cascade de fleurs exotiques roses et blanches. Ici, elles annoncent trois vers entêtants, les seules paroles du morceau. *I don't have to sell my soul, he is already in me [...] I wanna be adored.* Ameko aime les mots de Ian Brown. D'abord pour de mauvaises raisons. Ils sont simples, déliés, compréhensibles même lorsque, comme elle, on patauge en

anglais. Sans être obscurs, ils sont chargés de symbolisme. C'est une autre raison de se laisser happer. Le morceau est aussi soporifique, au sens le plus littéral du terme. Il l'invite au sommeil. Ayant réduit son portable au silence, son casque audio déposé sur la table de nuit, Ameko s'endort.